

Chronique du temps qui passe.

Souvenirs d'entomologiste : Guy Tempest Adkin

HENRI DESCIMON

“

Nous nous sommes connus en juin 1950. J'avais seize ans et lui autour de soixante-dix. C'était dans le parc du casino de Cauterets dans les Pyrénées. A ce moment-là, il y volait des

Parnassius mnemosyne, que j'étais sans doute en train de chasser, c'étaient des bêtes nouvelles pour moi, et mon petit frère Robert, âgé de quatre ans, essayait non sans succès d'en attrapper aussi. Nous vîmes un grand vieux monsieur, armé d'un grand filet en raquette bien anglais, qui chassait comme nous, mais lui, plus expérimenté, collectait des Micro-lépidoptères. Nous nous présentâmes et il prit intérêt à ces débutants, comme le font bien souvent les entomologistes chevronnés, soucieux de la relève. En chassant avec nous, il accrocha son filet dans des ronces et le petit Robert lui dit : « vous (h)êtes pas malin, Monsieur Adkin ! », ce qui le fit rire avec indulgence.

Cet été-là, nous nous revîmes souvent, chassant ensemble aux environs de Cauterets ; je pus même me joindre à une « expédition » dans la vallée du Campbasque qu'il avait menée avec Norman D. Riley, alors directeur du British Museum, et le fils

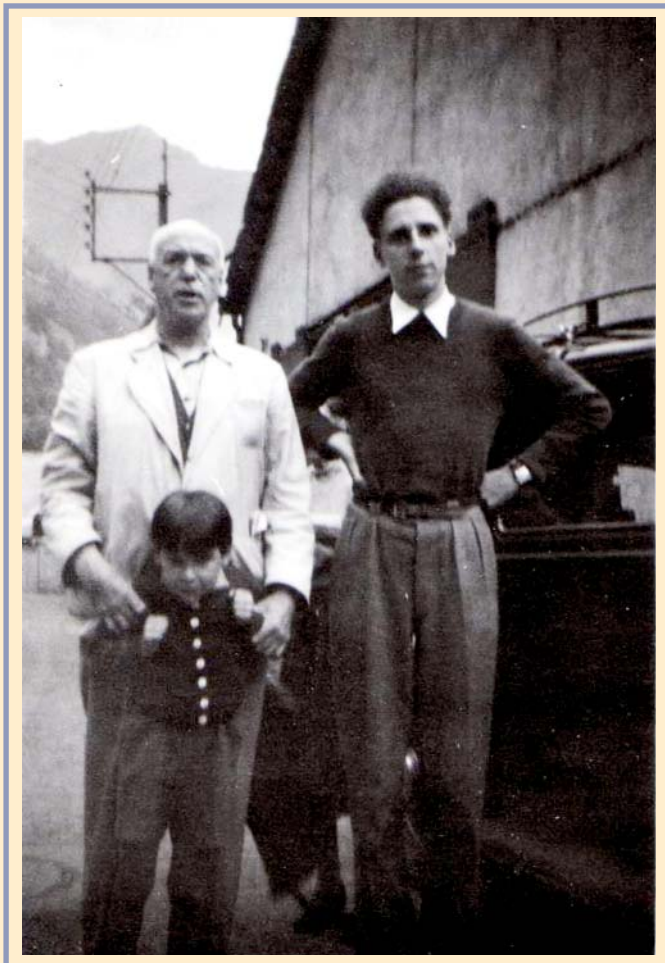
*de celui-ci qui revenait d'un voyage autrement plus audacieux au Kenya. Le but de cette sortie était de retrouver *Agrodiaetus damon*, découvert là-haut par Georges Catherine avant la guerre ; or, cette espèce n'était pas mentionnée par ailleurs dans les*

Pyrénées françaises malgré les très nombreuses collectes effectuées par de nombreux entomologistes dans la chaîne. J'étais très impressionné, peut-être surtout par le fils Riley, aéré de ses expéditions lointaines ; c'était en effet un excellent marcheur, qui, ce jour-là, alla bien plus loin que nous, jusqu'à un col élevé au fond de la vallée qui menait dans le bassin du Marcadau – un « trek », comme on dit maintenant, que je n'ai jamais eu

*grand bassin de prairies, à la hauteur du pont, une crête calcaire escarpée, la crête du Lys, coupait la vallée. C'est là que je trouvai, sur une plaque de terre humide comme les aiment les Lycènes, deux ou trois damon. Je montrais tout fier mes captures à mes compagnons et je devins le héros du jour... D'ailleurs, ce ne fut pas pour moi la seule trouvaille intéressante, car je pris en même temps un *Erebia hispania* rondoui qui servit bientôt après à H. de Lesse à*

démontrer qu'il s'agit d'une bonne espèce. La découverte de G. Catherine était confirmée ; d'ailleurs, un peu plus tard, je pus acheter l'individu capturé par ce lépidoptériste, dont la collection était dispersée chez le naturaliste Deyrolle. Il me fut ultérieurement possible de préciser la répartition, très curieuse, de damon dans les Pyrénées : cette espèce occupe une bande est-ouest correspondant à l'affleurement des calcaires dévonieniens, un peu au sud du front pyrénéen ; c'est là que pousse sa plante nourricière, le Sainfoin (une forme native pyrénéenne). A part la vallée du Campbasque, elle a été trouvée, par P. Morin-Duchon, autour du lac d'Estaing, où elle abonde, et vers le col de Soulor par H. de Lesse et moi-même. Bien plus récemment, je l'ai prise – en 2003 ! – au-dessus du vil-

lage d'Aydius en vallée d'Aspe, où j'attendais sa présence car le Sainfoin y était mentionné par des botanistes. J'ajouterai que cette plante est également connue du lac d'Isaby au sud-est de Pierrefitte-Nestalas et il n'est pas difficile de prévoir que damon l'y suit.



Guy Tempest Adkin à Cauterets avec Henri et Robert Descimon, sans doute en juillet 1951. © DR.

Plus de cinquante ans après ma première rencontre avec cette espèce, que je devais revoir en Espagne, dans les Alpes et en Asie centrale, je n'ai jamais rien publié de mes observations... Comme nous, Guy Tempest Adkin venait en vacances d'été à Cauterets, accompagné de sa femme. Ils avaient subi de sévères revers de fortune à l'occasion de la guerre. Succédant à son père, il avait été notaire en Angleterre dans sa jeunesse, une brillante situation qu'il exécrait. Il avait vendu sa charge et acheté une belle maison à Saint-Jean-de-Luz, vivant de ses rentes et se consacrant à ce qui correspondait à sa vocation, l'entomologie ; ce penchant devait être quelque peu de famille, car un de ses cousins, Robert Adkin, bénéficie d'une certaine notoriété grâce à ses publications sur la faune anglaise. Avant guerre, G. T. Adkin avait rejoint le groupe de lépidoptéristes animé par Léon Lhomme et s'était impliqué dans le grand projet entrepris par celui-ci : le catalogue des Lépidoptères de France. Il s'était alors spécialisé dans la partie la plus difficile et la plus négligée : les Microlépidoptères. Il avait bien entendu commencé par l'inventaire des espèces volant à proximité de Saint-Jean-de-Luz, ce qui a donné lieu à la seule publication dont il a été l'auteur. Mais vint la guerre, et il dut quitter notre pays ; pour éviter que les Allemands ne confisquent sa propriété, il fit donation de celle-ci à sa fille. Après la guerre, il revint dans notre pays mais ses rentes avaient dramatiquement fondu sous l'effet de l'inflation et il lui fut impossible de récupérer sa maison ; il était pratiquement ruiné. Malgré tout, la France et ses papillons l'attiraient bien plus que l'Angleterre et il était revenu vivre à Saint-Jean-de-Luz, dans un petit appartement modeste où sa collection tenait à grand-peine. Une vieille voiture lui permettait de venir jusque dans les Pyrénées où il chassait très activement les Microlépidoptères. Il ne se consolait pas de la disparition de Léon Lhomme, avec lequel il avait eu des relations très amicales, et il se trouvait un peu seul, entretenant des relations épistolaires avec H. Marion et S. Le Marchand, qui l'aidaient à identifier ses captures ; il était très fier de voir ses découvertes maintes fois mentionnées dans le Catalogue Lhomme. Ses relations avec sa voisine Vera Muspratt, une entomologiste très dynamique qui s'intéressait avant tout à la migration des papillons, n'étaient pas très serrées, leurs tempéraments étant fort différents ; mais c'était une amie sûre et dévouée, sur laquelle il pouvait compter en cas de coup dur.

Durant quelques années, notre amitié s'approfondit. Pendant l'année scolaire, nous correspondions activement ; nous étions convenus de le faire en anglais, ce qui me fut évidemment très bénéfique. Il me répondait avec ponctualité, en mentionnant scrupuleusement les fautes que j'avais commises. Bien entendu, ses conseils n'étaient pas que linguistiques et il m'apprit l'essentiel de l'entomologie, en me donnant également pas mal de matériel et des papillons de référence ; j'ai toujours deux Parnassius mnemosyne qu'il avait pris aux Forges d'Abel et sont devenus en quelque sorte historiques. Il me poussait à me spécialiser dans les Microlépidoptères, faisant valoir que les Rhopalocères qui, bien entendu, m'attiraient surtout, étaient déjà bien connus. Je le suivis d'abord dans cette manière de voir et j'accumulais dans mes années pyrénéennes (c'est-à-dire de 1950 à 1961) une collection notable de Micros que j'ai complètement laissée dormir jusqu'à ce que je la donne à François Moullignier peu de temps avant sa mort, dans les années 90.

Notre amitié culmina quand il parvint à obtenir que je vienne passer quelques semaines chez lui, à la fin des vacances scolaires, fort longues à cette époque. Le motif ouvert en était assez cocasse : une partie de sa collection, la plus belle, était logée dans un magnifique meuble en acajou aux vastes tiroirs vitrés. Il se trouvait que d'affreuses taches noirâtres se développaient sur le fond de ces boîtes et il espérait que mes connaissances chimiques toutes neuves me permettraient de suggérer un remède à cette dégradation. Je découvris que le fond des boîtes était constitué d'un liège dont les interstices et les lacunes étaient colmatés par une sorte de mastic ; celui-ci se décomposait en un goudron gras qui passait à travers le papier du fond. Je ne sus que lui suggérer que nous achetions un bon métrage de nappe en nylon blanc opaque qui nous servit à doubler le fond des boîtes en masquant les affreuses taches.

Mais, par ailleurs, ce séjour se révéla fort pénible et illustra, pour la première fois à mes yeux, la terrible phrase de Charles de Gaulle : « la vieillesse est un naufrage ». Mon ami était dépressif. Il était uni à sa femme par un amour profond, qui m'impressionna. Dans sa jeunesse, elle avait été une excellente cantatrice, et sans doute aussi une très jolie femme. Elle avait sacrifié une carrière brillante à son amour conjugal et à leur fille. Quand je l'ai connue, elle souffrait, entre autres, d'une arthrose féroce et n'était plus qu'une petite vieille ratatinée, pathé-

tique. Elle prenait néanmoins soin de son mari avec un dévouement, un courage et une patience infinie, qu'il mettait à rude épreuve. Lui était en assez bonne forme physique, mais il était tombé entre les mains d'un guérisseur, un abominable escroc. Guy souffrait de maux de tête, peut-être dus à une sinusite, peut-être à une manifestation psychosomatique de sa dépression. Le guérisseur lui faisait croire qu'il hébergeait dans son cerveau un microbe, un « Streptococcus », qui le rongerait. Il s'écriait de temps en temps, en se tenant la tête : « ah, ce Streptococcus », ce qui en même temps me serrait le cœur et me donnait envie d'éclater de rire devant le grotesque du diagnostic de l'escroc. Tout aussi navrée, la fidèle et rude Vera Muspratt ne manquait pas de le secouer, elle sans ménagements, mais sans plus de résultats.

Quand je rentrai chez mes parents, ceux-ci ne manquèrent pas de remarquer l'effet débilisant de ce séjour – la dépression est contagieuse – et ils obtinrent sans mal que j'espace un peu mes relations avec mon vieil ami. J'étais entré à l'université et mon horizon scientifique s'élargissait. Un peu plus tard, il m'écrivit qu'il avait perdu sa femme. Tout s'écroulait pour lui. Il rentra à Londres, où il avait un peu de famille, et fit don de sa collection au British Museum. Ayant échappé à son guérisseur et sans doute mieux soigné, il allait travailler tous les jours au British Museum, à de petites tâches, pour passer le temps, pendant quelques années. J'ai entendu dire que les jeunes de cet établissement se moquaient de lui, avec toute la cruauté et l'inconscience de leur âge.

Ce n'était plus qu'une ombre, il ne m'écrivait plus. Un jour, Norman Riley m'écrivit pour m'informer que mon ami était mort, vraisemblablement suite à l'absorption d'une dose excessive de somnifère. J'ai encore dans les oreilles le son de sa voix, teintée d'un discret accent anglais : « Dites-moi, Hainnri... ». Je le revois, avec sa femme sur la terrasse du casino de Cauterets, devant un verre, écoutant le concert quotidien dirigé par Monsieur Minsart, ancien chef d'orchestre des concerts Colonne, qui apostrophait ses musiciens : « vous jouez comme des pieds ! ».

Je ne peux pas entendre la quatrième danse hongroise de Brahms, un de leurs morceaux favoris, sans que ce temps révolu, ces amis disparus ne sortent tout à coup du passé, vivants, un bref moment.